

Le roman d'analyse, dit-il, fait courir un péril au lecteur, "en développant par l'excès d'intérêt qu'il attache à chacun de nos mouvements d'âme, l'égoïsme, l'indécision, l'incapacité d'agir et le dégoût de vivre. A ces reproches M. Bourget répond que "l'esprit d'analyse n'est par lui-même "ni un poison ni un tonique de la volonté. C'est, "dit-il, une faculté neutre, comme toutes les "autres, capable d'être dirigée ici ou là, dans le "sens de notre amélioration ou de notre corruption." (1) Et il n'a point tout à fait tort.

En effet, cette faculté d'analyse n'est-elle pas, si l'on en use dans une certaine mesure—et je ne garantis pas que l'auteur de *Mensonges* n'ait point quelquefois dépassé cette mesure—ce qui dans la pratique chrétienne et sous le nom "d'examen de conscience" constitue un des moyens de réforme les plus efficaces ?

Mais voici un reproche plus grave relevé dans la même étude : Il y a "une autre source d'immoralité qu'on n'a peut-être jamais reprochée à M. Bourget, et qui nous paraît être la plus dangereuse, parce qu'elle tient plus de place dans ses livres et qu'elle les gâte presque tous. C'est de trouver assez simple et comme naturelle la trahison du foyer domestique et de réserver l'indignation, de ne montrer le danger, la faute, l'injustice, la bassesse que là seulement où commence l'infidélité aux amours coupables."

A cette inculpation d'immoralité, voici la théorie que le romancier oppose : "Être un moraliste, fait-il dire à l'un de ses héros, ce n'est pas prêcher ni s'indigner—ce n'est pas éviter les termes crus et les peintures libres...Ce n'est pas davantage éviter les situations risquées...Non ; le moraliste, vois-tu, c'est l'écrivain qui montre la vie telle qu'elle est avec les leçons profondes d'expiation secrète qui s'y trouvent partout empreintes. Rendre visibles comme palpables les douleurs de la faute, l'amertume infinie du mal, la rancœur du vice, c'est avoir agi en moraliste."

Quant aux livres qui renferment cette médecine périlleuse "c'est aux pères, aux mères et aux maris, dit quelque part l'auteur lui-même, d'en défendre la lecture aux jeunes garçons et aux jeunes femmes"... "Pour ma part, déclare-t-il

encore, je m'en tiens à ce mot que me disait un saint prêtre : 'Il ne faut pas faire de mal aux âmes.' Et je suis sûr que la vérité ne leur en fait jamais."

Ces raisons ne semblent pas convaincre M. Klein, qui écrit : "M. Bourget s'est donc trompé, lorsqu'il a cru bien faire de décrire telles qu'il les voyait les mœurs d'une certaine classe sociale, très peu nombreuse, en somme, et sortie de la voie commune qui consiste à travailler pour les autres et pour soi. Ces inutiles sont des êtres d'exception : *il les faut mépriser et les laisser dans leur corruption.*"

J'avoue que cette conclusion m'étonne un peu. Au premier abord ne vous paraît-elle pas en contradiction avec la parabole évangélique du Pasteur courant à la recherche de la brebis égarée ? Je me garderais bien cependant de trancher ce point délicat. La vie a de ces problèmes terribles dont on doit s'estimer heureux d'être saufs. Que de Salomons n'ont pas tremblé de la crainte de se tromper en entrevoyant le bien certain et le mal possible devant résulter d'un de leurs actes !

Je vous aurai tout dit de cet article de M. l'abbé Klein quand je vous aurai mis sous les yeux cette déclaration : que les livres de M. Bourget renferment malgré tout des pages "fortifiantes et saines." "Est-il rien de plus moralisant, par exemple, dit-il, que de voir dans *Cosmopolis*, quel excès de souffrance, quel martyr atteint Alba Steno et Fanny Hafner, quand ces deux pures jeunes filles découvrent l'inconduite maternelle et le déshonneur du père ?" Et plus loin : "Ce livre (*Le Disciple*) qui, malgré des scènes regrettables, a exercé une si heureuse influence et contribué pour une si grande part à faire de l'année 1889, dans laquelle il parut, une des plus favorables à l'idéalisme."

Et justement de ce *Disciple*—si parfaitement moral dans la thèse qu'il soutient mais si brutal quelquefois dans la manière de la soutenir—on parle improprement si l'on dit qu'il *scandalise*. Il révolte plutôt—je suis sûre que M. Bourget dirait, lui : *au contraire*, car en effet "l'outrance" avec laquelle il traite certaines situations scabreuses semble être de parti pris, comme si la double dose dans l'administration du poison, selon lui nécessaire, était une garantie qu'il sera rejeté.

(1) La Terre Promise, p. 13.